

Et s'ils n'en prévoient, eux, qui diable pour-  
rait en prévoir ?  
C'en est pas à cause de cela que le nouvel  
emprunt russe sera un succès. Ce succès tien-  
dra surtout, comme le précédent, à la bonne  
situation financière de la Russie. Mais c'est à  
cause du concours de l'Allemagne, et de la  
sécurité durable qu'implique ce concours,  
que la fait de l'émission de l'emprunt russe  
est destiné à produire une grande et satisfai-  
sante influence sur les dispositions du monde  
financier en général.

JACQUES PROFIT.

**PRIME EXCEPTIONNELLE**  
*L'ECHO DE PARIS offre à tous  
ses nouveaux abonnés*

**Un Bon de l'Exposition**

Donnant droit à 25 entrées  
gratuites à l'Exposition Universelle

Emis par le Crédit Foncier à 25 francs  
avec remboursement assuré en espèces et  
participant à des Tirages avec des lots de  
500.000, 100.000 et 50.000 francs.

**PRIX DES ABONNEMENTS**

**Bon compris**

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Trois mois.....	35 fr.	Trois mois.....	37 fr.
Six mois.....	45 fr.	Six mois.....	48 fr.
Un an.....	65 fr.	Un an.....	70 fr.
UNION POSTALE: Trois mois:	39 fr.	Six mois:	52 fr.

Adresser immédiatement les man-  
dats au Directeur de l'ECHO DE  
PARIS 16, rue du Croissant, Paris.

Les nouveaux abonnés recevront immédiate-  
ment les BONS DE L'EXPOSITION.

Toutes les personnes qui ont souscrit à nos  
guichets peuvent retirer les Bons dans nos bu-  
reaux, de 9 heures du matin à 4 heures du  
soir.

Ils seront envoyés par lettres recommandées  
aux souscripteurs par correspondance.

**FAITS DIVERS**

**Bulletin météorologique**

Température à 7 h. du matin	13	au-dessus.
— 2 h. du soir	18	—
— 7 h. du soir	15	—
— plus basse de la nuit	10	— baisse
Baromètre.....	755	baisse.
Vent: Nord-Nord-Est faible.		

Probabilités pour aujourd'hui: Ciel nua-  
geux à tendance orageuse et température  
douce.

On se souvient que le jour de la célébra-  
tion du centenaire de la réunion des Etats  
Généraux, un individu demanda par télé-  
phone à parler à l'Elysée et comme on l'écou-  
tait prononça une grossière injure à l'a-  
dresse de M. le président de la République.

En faisant connaître le résultat de l'en-  
quête ouverte à ce sujet, nous avons dit que  
la communication avait été demandée par  
M. Baczinski, demeurant 3, rue des Archives,  
ou au nom de ce dernier.

M. Baczinski ne peut déclarer qu'il  
n'était pas chez lui au moment où cet inci-  
dent s'est produit, et que l'auteur de l'ou-  
trage adressé au président de la République  
est un de ses hommes de peine qu'il congé-  
dia aussitôt qu'il eut connaissance de l'acte  
dont cet individu s'était rendu coupable.

L'instruction menée relativement à Perrin  
est définitivement terminée.

M. Athalin, qui en était chargé, a remis  
hier après-midi le dossier complet de l'affaire  
entre les mains de M. Paul Banaston, pro-  
cureur de la République.

Les détails contenus dans le dossier diffé-  
rent quelque peu des renseignements four-  
nis par certains journaux; quant à la con-  
clusion; elle est celle que nous avons indi-  
quée en rendant compte de l'expertise de M.  
Gastine-Reinette.

Perrin avait tiré à blanc.

Un grave accident s'est produit hier après-  
midi, place du Théâtre-Français. Vers une  
heure et demie, le fiacre 12758, dont le cheval  
s'était emballé, a descendu l'avenue de l'Opéra  
et est venu s'abattre contre la maison située  
à l'angle de la rue de Rohan et de la place du  
Théâtre-Français.

Un peintre décorateur du nom de Leroux,  
qui travaillait sur une échelle, fut renversé  
sur le sol et se fit de fortes contusions. A ce  
moment vint à passer Mme Lemoine-Block,  
âgée de 70 ans, rentière, demeurant rue Saint-  
Honoré; l'échelle lui tomba sur la tête et la  
pauvre femme fut tuée sur le coup.

Le corps de Mme Lemoine-Block a été en-  
voyé à la Morgue; et le peintre, sur sa  
demande, a été reconduit à son domicile.

Quant au cocher de fiacre, le nommé Le-  
roux, il a eu la jambe gauche fracturée et a  
été transporté à l'hôpital de la Charité.

L'abondance des matières nous oblige  
à renvoyer à demain la suite de LA  
CLATON, par Edmond de Goncourt.

LES

**Premières Représentations**

OPÉRA-COMIQUE. — *Esclarmonde*, opéra ro-  
manesque en quatre actes et huit tableaux,  
dont un prologue et un épilogue. Poème de  
MM. Alfred Blau et Louis de Grammont,  
musique de M. Massenet.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Représentation de re-  
traite de M. Coquelin.

La poésie trouve des sources inépuisables dans les mythes antiques, les légendes séculaires, les traditions, que les peuples se sont légués d'âge en âge. Concus dans ce demi-songe des cerveaux qui s'éveillent par des imaginations naïves, ils donnent, dans une forme primitive, l'expression synthétique de civilisations disparues, de types simples dont le concept est d'autant plus précieux que les traits en ont été établis en commun par le travail des hommes et qu'étant d'essence populaire ils sont plus près de la nature et par conséquent plus humains. Bien qu'ayant subi, en traversant les générations, de nombreuses métamorphoses, ils contiennent encore une part de ces vérités éternelles et hautes dont il appartient au génie de l'artiste moderne, poète et musicien, de découvrir le sens profond et la portée philosophique pour les révéler à une humanité trop éloignée aujourd'hui de ses origines pour avoir conservé l'intelligence spontanée de la grande symbolique de ses ancêtres. « Tout ce qui passe est symbole », a dit Goethe, la mission du dramaturge, qui dispose du monde infini des sons et de l'harmonie, est de dégager le symbole de la légende et dans des balbutiements instinctifs de retrouver l'âme de l'humanité.

L'opéra romanesque que M. Massenet et MM. Alfred Blau et L. de Grammont viennent de faire représenter à l'Opéra-Comique sous le nom d'*Esclarmonde* peut-il se réclamer de ces aspirations élevées, marque-t-il un pas de plus vers un idéal supérieur, est-ce une vision sincère du beau impassible, une inspiration éclai-

rée des flammes vives et pures de l'art? Voilà, pensons-nous, ce qu'il convient d'abord de rechercher, et cela pour l'honneur du compositeur et de ses deux collaborateurs, qui sont hommes de conscience.

Dès le début de cette critique nous nous trouvons arrêté par un scrupule, et avant d'exposer l'idée générale de la partition, telle que nous l'avons comprise, nous nous demandons si nous avons bien saisi la pensée des auteurs et si en la traduisant nous ne la trahissons pas. La raison de ces hésitations est peut-être en nous-même, mais elle peut être également le fait de l'œuvre dont le sens nous paraît entouré de bien des obscurités et assez difficile à dégager.

Esclarmonde, fille de l'empereur d'Orient, a vu, jadis, lorsqu'il traversa Byzance, Roland de Blois, le chevalier franc, et, depuis lors, ce souvenir n'a plus quitté son cœur. Portée au pouvoir par l'abdication de son père Phorcas, elle doit appartenir au vainqueur d'un tournoi qui sera donné au moment où elle atteindra sa vingtième année. Elle est donc partagée entre la soumission aux décrets qui ont fixé les limites dans lesquelles doivent se mouvoir sa destinée et son amour. Elle se résignerait à son sort et à l'abandon de ses espérances si Aénéas, chevalier byzantin, qui vient de parcourir le monde, ne lui annonçait qu'il a rencontré Roland dans ses voyages et que, celui-ci va épouser, en France, la fille du roi Cléomér.

Esclarmonde pouvait renoncer à Roland, avec le vague espoir de l'appeler parmi les combattants du tournoi, dont dépend son bonheur, elle ne peut se résoudre à le voir dans les bras d'une rivale et se décide à recourir au pouvoir magique que son père lui a donné sur les Esprits. Roland, enlevé au milieu d'une chasse dans la forêt des Ardennes, est transporté dans une île enchantée où Esclarmonde vient le retrouver pour se livrer à lui. L'amour est fatal, irrésistible, il a toute la puissance d'un philtre. Roland cède sans remords aux voluptés qu'on lui prodigue et auxquelles il sacrifierait sa foi de chevalier si Esclarmonde, plus soucieuse que lui de son honneur, ne l'envoyait au secours de ses compatriotes assiégés par les Sarrazins et sur le point de succomber sous les coups de leur chef Sarwégur, et elle lui remet l'épée de Saint-Georges, qui le rendra invincible.

Comme récompense elle ira, grâce à son pouvoir de magicienne, le retrouver chaque nuit; mais il ne doit révéler à personne le secret de ces amours mystérieuses sous peine de la perdre et de voir se briser en ses mains la lame victorieuse. Roland chasse les Sarrazins et tue Sarwégur, mais quand Cléomér, pour reconnaître la vaillance du sauveur de son peuple, veut lui donner sa fille en mariage, il la refuse. L'évêque de Blois, étonné de ce refus, cherche à en connaître la cause. Roland hésite, mais le prêtre le menaçant de la perte de son salut éternel, il livre, dans une confession, en croyant ne parler qu'à Dieu seul, le secret qu'il avait juré de garder. La nuit vient, Esclarmonde, fidèle à sa promesse, se rend auprès de son amant, mais aussitôt apparue, la porte s'ouvre, l'évêque se précipite à la tête d'une troupe de moines et lui arrache son voile. Roland veut la défendre, l'épée de Saint-Georges se brise et Esclarmonde tomberait entre les mains des bourreaux, si les Esprits du feu ne venaient la soustraire à la fureur des prêtres en l'enlevant.

Le Destin exige un châtement. Roland doit mourir de la main de Phorcas que nous retrouvons avec Esclarmonde dans la forêt des Ardennes, ou bien Esclarmonde doit renoncer à lui. Pour sauver les jours de son amant elle se décide au sacrifice, mais Roland ne peut accepter la perte de sa bien aimée, il va chercher la mort dans le tournoi qui va s'ouvrir à Byzance. Au dernier tableau, on amène le vainqueur au palais, devant Phorcas, qui est remonté sur son trône; celui qui dans la lice a défait tous les combattants et est désigné par le sort pour être l'époux d'Esclarmonde est couvert d'une armure noire. C'est Roland. Les destins sont accomplis et l'amour est triomphant.

L'amour d'Esclarmonde pour Roland, de la fille de la civilisation efféminée et décadente de Byzance pour le barbare robuste et valeureux est naturel et humain, et il est probable que les auteurs, en plaçant le début de leur action à Byzance, n'ont pas cédé à la veine satisfaction d'introduire dans leur œuvre une note originale, l'amour d'Esclarmonde pour Roland est sans doute le lien qui unit une race épuisée qui disparaît à la race vigoureuse qui lui succède dans l'empire du monde.

Mais il faut bien le reconnaître rien, ni dans le poème, ni dans la partition, n'accuse nettement cette pensée qui devrait dominer l'ensemble de l'œuvre. Tout ce côté philosophique du poème est laissé dans l'ombre, la partition n'est, elle, qu'un long chant d'amour qui ne nous fournit aucune explication. Peut-être, il est vrai, nous trompons-nous sur le but poursuivi. Mais alors, nous nous demandons ce que signifie Esclarmonde? Et si l'on nous répond que l'amour, par cela seul qu'il est l'amour, se suffit à lui-même, nous ferons remarquer qu'il n'est pas besoin pour le rendre d'écrire un opéra en huit tableaux et de faire intervenir à son sujet Byzance et Blois, Phorcas et Cléomér, un évêque, la magie et la forêt des Ardennes.

Où cet opéra romanesque a un sens et ce sens nous semble insuffisamment indiqué, ou c'est un simple conte de fées sur lequel il n'était pas indispensable d'écrire quelques centaines de pages d'une musique compliquée. Quant à croire que le poème peut être considéré comme un prétexte facile à développements harmoniques, c'est une injure que nous ne ferons ni aux écrivains ni au musicien distingués qui l'ont signé.

Cet amour fatal et vainqueur, qui lie irrévocablement deux êtres séparés par tout ce qui pourrait les rapprocher, peut-il se concevoir sous un élément dramatique essentiel. L'amour porte en lui sa joie et sa détresse « sa vie divine, sa néfaste mort », dans *Esclarmonde* le drame n'existe pas ou les incidents qui s'y rattachent ont si peu d'influence sur la conduite et sur la vie des personnages qu'ils ne réussissent pas à nous émouvoir. On n'y connaît de l'amour que les plaisirs et les félicités, les élans faciles et les voluptés.

Hélas ! ce n'est pas là l'amour !

Ainsi, même à ce point de vue, malgré les mérites incontestables, malgré la chaleur vibrante avec laquelle sont traitées quelques-unes de ses parties, cet opéra nous paraît être une œuvre inégale et incomplète.

Enfin les caractères sont à peine ébauchés. Qu'est Esclarmonde? une fille sen-

elle et lascive, c'est tout ce que nous apprend la partition, et elle emploie quatre tableaux à développer ce côté de sa nature. N'en est-il point d'autres en elle qui méritent de nous être révélés, cette femme qui a sondé les mystères de la magie, cette initiée est-elle donc restée sourde aux secrets terribles qu'on lui a révélés les Esprits de la terre et de l'onde. N'a-t-elle que des sens et pas de cerveau ? Encore fait-elle preuve de décision et de volonté, mais Roland, quel être veule, quelle être molle que ce Franc des croisades, qui ne se rappelle ses serments de chevalier ni devant la femme qui se livre, ni devant le prêtre qui l'interroge, ni devant dans une âme enchantée, son face d'une magicienne, lui, le guerrier croyant, le soldat de la foi, l'homme d'armes de Dieu, il n'a pas un moment d'hésitation pour sa religion engagée, pour son salut compromis, il aime à première vue sans avoir même connu *Tristan*, ou le philtre d'amour, ensuite il accepte avec la même légèreté l'épée enchantée qui lui donnera une victoire d'autant plus suspecte qu'elle sera due à un pouvoir usurpé. Nous voilà bien loin des âpres desirs de la chevalerie. Enfin, à la première réquisition du prêtre, il rompt le pacte de joie contracté par lui et dont il a touché les prémisses, et ne fait plus ensuite que se lamenter et se battre.

Si nous analysons la partition, nous verrons qu'elle est sensiblement empreinte du même vague dans la peinture des caractères et dans les aspirations philosophiques. Le compositeur ne se retrouve complètement que dans les scènes d'amour et dans les entr'actes qu'il consacre à l'expression de ce sentiment. Il passe sur cette partition un souffle de lascivité chaude et ardente.

L'entr'acte qui noue les deux tableaux du deuxième acte est une véritable ode sapèque dans laquelle on sent palpiter l'étreinte éternelle et passionnée, toute la violence, les égarements, les lassitudes de l'amour charnel. La phrase est brûlante et s'échappe en sanglots du sein oppressé, enveloppée dans une orchestration pleine de tièdes caresses et de doux enlacements. C'est évidemment le morceau capital de la partition, il est presque à craindre qu'elle n'ait été composée uniquement pour l'entr'acte. Il ne faudrait point en conclure toutefois que la partition n'a point d'autres titres à l'intérêt, elle contient nombre d'autres morceaux dignes d'être cités parmi les meilleurs de M. Massenet, et l'orchestration est toujours d'un maître aussi savant qu'ingénieur.

Afin d'indiquer le spectateur du monde réel, une nuit profonde est faite dans la salle. Quand la lumière reparait, le rideau s'est levé sur l'intérieur d'une basilique à Byzance. Phocas, l'empereur, est assis sur son trône au milieu des grands dignitaires de l'Etat, en face de lui le peuple massé, dans le fond les portes d'or de l'icônostase. Phocas annonce qu'il oblige à abdiquer le va remettre le pouvoir à sa fille, la divine Esclarmonde. Il ordonne d'ouvrir les portes et on aperçoit Esclarmonde dans l'attitude consacrée des vierges et des saintes dans les icônes byzantines. Toute constellée de pierres, sous la tiare impériale et sainte, elle nous apparaît la tête entourée d'un nimbe éclatant. Lentement elle descend les gradins et se montre à la foule qui l'acclame.

Tout ce prologue est très sobrement et très heureusement traité. La phrase musicale qui caractérisera Esclarmonde, une phrase langoureuse et tendre, le motif thématique qui passera dans l'orchestre comme un souffle d'amour, chaque fois que le nom de l'héroïne sera prononcé, est développée avec bonheur et dans un travail d'orchestre qui nous parait de tous points dignes des meilleures compositions de M. Massenet. Seulement, nous sommes obligés de faire ici la réserve que nous signalons au début de cet article : rien dans l'orchestre, ni dans les chœurs qui indique au spectateur l'état de Byzance et qui fasse comprendre les causes évidemment graves qui nécessitent l'abdication de Phocas et l'élévation d'Esclarmonde. C'est une loi du Destin à laquelle ils obéissent, on ne les sent planer ni sur les masses, ni sur les personnages, ni sur les spectateurs. On nous parle bien sur la scène des puissances magiques que Phocas et Esclarmonde peuvent évoquer à leur gré. Sans deux mesures dont la signification n'est pas très claire, l'orchestre est également muet sur ce point qui méritait cependant, il nous semble, d'être plus accusé. A ces observations près, qui se rattachent d'ailleurs au fond même du drame, ce prologue est excellent et d'une couleur originale et distinguée.

L'acte premier nous montre Esclarmonde sur la terrasse de son palais. Dans un chant tendre et mélancolique, elle révèle à sa sœur Parséis son amour pour Roland, le chevalier entrevu. « Comme il tient ma pensée », dit-elle, « ici un mélodieux

duo entre les deux sœurs, duo auquel les phrases que le compositeur met sur les lèvres de Parséis prêtent un grand charme. Un chevalier byzantin, Eneassurvient, son entrée se fait sur un thème sautillant dont le rythme nous a paru regrettable et peu en rapport avec la situation et avec le caractère d'un vaillant chevalier qui n'a rencontré dans les tournois d'autre rival que Roland lui-même. Il annonce le mariage projeté de Roland et de la fille de Cléomer. Cri de douleur d'Esclarmonde; ici encore les sentiments de jalousie qui doivent déchirer le cœur de cette femme passionnée que nous allons trouver tout à l'heure si sensuelle, nous ont paru insuffisamment indiqués; à défaut d'accents personnels nous avons cherché, sans le trouver, un contre-chant, un dessin d'orchestre d'une importance suffisante pour nous peindre les ardeurs de cette âme tourmentée. Parséis conseille à sa sœur d'user du pouvoir magique qu'elle tient de son père. Esclarmonde s'y décide et invoque les esprits dans une phrase qui a le caractère d'une rhapsodie hongroise d'une certaine recherche d'étrange et qui, nouveau motif thématique, accompagnera Esclarmonde et servira à définir sa double nature, la première nous en montrant les côtés sensuels, la seconde sa puissance magique; c'est le lien qui l'unite au monde invisible.

Les Esprits répondent à l'invocation de la magicienne et Roland apparaît; il chasse le cerf dans les Ardennes, et toute palpitation devant cette apparition, Esclarmonde en suit les phases en chantant un motif de chasse plus tourmenté que puisant il y avait à le thème d'un beau développement harmonique qui se trouve réduit à quelques mesures pour les trompettes et les cors. On évoque malgré soi le souvenir de la scène analogue de *Sigurd*.

La toile se lève au deuxième acte sur le décor gracieux de l'île enchantée où débarque Roland; les Esprits des bois dansent un ballet frais et charmant, d'un style champêtre, plein de distinction et de délicatesse, ils conduisent Roland dans un buisson de roses où il s'endort pour se réveiller sous le frémissement d'un baiser; c'est Esclarmonde qui vient à lui, maîtresse captivante et prête à l'extase. Les deux amants se révèlent leur amour dans un duo qui mêle dans une combinaison exquise et passionnée les deux phrases mélodiques de Roland et d'Esclarmonde. Ce duo est tout ému de passion débordante, mais Roland cède bien rapidement à l'enchantement; il n'a pas une résistance et si la puissance magique peut suffire à expliquer une séduction si complète et si instantanée, encore faudrait-il que l'orchestre au moins nous révélât que l'action de ces forces latentes et secrètes s'exercent. Puisque les auteurs se sont inspirés d'une façon assez évidente de l'œuvre de Wagner, il est permis de rappeler ici la situation semblable de *Tristan et Yseult* et comment dès le début du premier acte la passion invoquée de *Tristan* et d'*Yseult* les prédispose à l'effet du philtre d'amour.

La nuit d'amour entre Roland et sa maîtresse est traduite dans l'entr'acte ardent dont nous avons parlé plus haut et qui est le point culminant de la partition.

Le second tableau du deuxième acte ne contient, pour mériter d'être signalé, qu'un nouveau duo d'amour, au moment où Roland et Esclarmonde vont se séparer; la remise que cette dernière fait de l'épée de Saint-Georges à son amant, n'a ni la vigueur ni l'élévation qu'on pouvait attendre de cette scène.

Le roi Cléomer et la population de Blois gémissent au troisième acte sur leur sort; la défense n'est plus possible et les Sarrazins vont s'emparer de la ville. Le roi Cléomer exhale ses plaintes dans un air qui n'exprime guère l'intensité de la douleur. Survient Roland; dans un morceau qui, bien que n'étant point scindé en couplets, a toute l'allure d'une cavatine dans le pire goût italien, il annonce qu'il va prendre la défense de son peuple et combattre Sarwégur.

Le peuple s'agenouille et l'évêque adresse une prière au Dieu puissant et fort, prière dont la foule fait les réponses, et qui est d'un sentiment large et élevé. Pendant ce temps, Roland se bat et extermine les Sarrazins, mais pour que nous le sachions il faut qu'il vienne lui-même nous l'apprendre. Rien dans l'orchestre ne révèle la bataille acharnée qui se livre aux portes mêmes de la ville; pas plus que l'intervention souveraine de l'épée miraculeuse; c'est encore une situation où les ressources harmoniques, dont disposait le compositeur, auraient pu être utilement employées.

Le sixième tableau nous montre Roland dans une chambre du palais de Cléomer à Blois. Il a refusé la main de la fille du roi et l'évêque cherche à connaître les causes de son refus. Le duo entre l'évêque et le chevalier est dramatique; Roland finit par avouer son secret, l'évêque se retire pour aller chercher

les moines qui doivent l'arracher au maléfice, tandis que Roland attend Esclarmonde, et exprime sa passion dans une phrase dont les synopes traduisent les palpitations du désir. Esclarmonde parait, annoncée dans la coulisse par un air dont la phrase typique et magique forme le thème principal et dans laquelle elle prodigue les notes au-dessus de la portée et accentue son triomphe sur deux *sots* aigus. Aussitôt l'évêque apparaît à la tête de ses prêtres et arrache le voile d'Esclarmonde qui maudit son amant parjure. « Regarde-les ces yeux, regarde-les ces lèvres, regarde-le corps » lui dit-elle, tules vois pour la première et la dernière fois. La phrase est belle, mais elle manque d'autorité, c'est l'amante qui parle, mais la femme trompée dans sa confiance placée dans le cœur d'un homme qui devait être fort et résolu, n'avait-elle rien à dire? L'impératrice qui a failli par amour aux secrets de la destinée, et lui a sacrifié un trône, n'avait-elle aucun regret à exprimer? La femme, enfin, qui perd cet amour, sa vie, n'élève-t-elle à son amant, en disparaissant, que ses yeux et ses lèvres, et le cœur n'a-t-il eu aucune place dans cette union dont on accentue ainsi le côté déjà si charnel?

Le quatrième acte se passe dans la forêt des Ardennes, où Phocas s'est retiré depuis son abdication, Eneass et Parséis, vêtus en pèlerins, viennent le supplier d'user de son pouvoir pour retrouver Esclarmonde disparue. Celle-ci, qui a été sauvée par les Esprits du feu, arrive conduite par eux, auprès de Phocas et implore son pardon. Mais il faut que les destins s'accomplissent. Roland va venir, il doit mourir ou Esclarmonde doit renoncer à lui. Toute cette partie de la partition est assez faiblement traitée, malgré une recherche constante de sonorités dans l'orchestration; ces sonorités sont obtenues par des moyens trop primitifs et par un abus des cuivres qui est loin de constituer la force véritable et de produire l'effet de puissance voulu.

Esclarmonde, pour sauver son amant, se résout à renoncer à lui, et Roland, désespéré, va chercher la mort dans le tournoi dont il réviendra, au contraire, vainqueur, pour épouser Esclarmonde. Le tournoi n'est pas plus indiqué à l'orchestre dans ce tableau que la bataille ne l'a été au troisième acte; quelques éclats de trompette et c'est tout pour peindre un événement qui amène le dénouement de l'opéra. Est-ce suffisant?

L'interprétation d'Esclarmonde était destinée à nous causer quelque surprise. Longtemps avant la première représentation, on nous avait annoncé la découverte d'une nouvelle étoile sur le ciel lyrique. Cet astre avait d'abord été aperçu dans la direction de l'Amérique ayant de descendre au firmament parisien.

Nous avons vu Mlle Sybil Sanderson et nous avons admiré ses bras d'un superbe galbe et sa tête charmante; il ne lui manque que la voix, la déclamation et le jeu pour être une tragédienne lyrique. Ce n'est pas que la débutante soit dépourvue de tout son, elle a l'organe frais et léger d'une fillette; à ses meilleurs moments, elle rappelle de bien les moyens vocaux de Mlle Merguillier avec le même défaut d'émission.

M. Gibert est un cavalier de bonne mine qui a l'expérience et le métier du bon chanteur de province. Il manie aisément une voix solide, un peu grasse, assez agréable, mais dépourvue de métal et de charme.

Mlle Nardi est tout à fait gracieuse dans son rôle de Parséis, dont elle a phrasé avec une grande pureté les heureuses mélodies, sa voix étendue est chaude, bien timbrée et elle fait preuve de qualités de style qui deviennent de plus en plus appréciables.

M. Bouvet a toujours sa belle voix, d'un métal généreux. M. Taskin a composé son personnage de Phocas avec son intelligence ordinaire, et M. Boudoureque est un chanteur utile.

REPRÉSENTATION DE RETRAITE DE M. COQUELIN

Il y a toujours une tristesse pour le public à voir s'éloigner de la scène ses artistes favoris, ceux qui l'ont fait rire ou l'ont secoué d'émotion jusqu'aux larmes. Il semblerait que ces élus ne fussent pas vieillir et garder la jeunesse de l'art éternel qu'ils représentent. Mais lorsque le comédien prend congé de ses fidèles dans la pleine maturité de son talent, à l'apogée de sa carrière, lorsqu'abandonnant le Théâtre-Français, dont il était le plus bel ornement, il a la coquetterie d'étaler à l'heure du départ, ses dons si souples et si variés, sa diction forte et nette, son jeu tout plein d'action et de mouvement, — qui ne regretterait la rupture entre M. Coquelin et notre grand musée d'art dramatique? Je n'ai pas à revenir sur l'interpréta-

tion par ce grand comédien du *Tartuffe*, du *Légitime* et de *l'Etourdi*. En cette soirée d'adieux, il était pareil à lui-même, c'est-à-dire d'une autorité, d'une fantaisie, d'un comique, d'une chaleur et d'un pittoresque de débit inimitables.

Un mot en terminant. M. Coquelin s'en est allé après vingt-sept ans de service, quand il pourrait encore, durant de longues années, concourir à la prospérité et à l'éclat de la maison. Je sais tous les reproches qu'on a avancés contre ses empiétements, ses exigences, ses prétentions dominatrices. Mais, lui parti, la situation s'est-elle modifiée? Cette ingérance, où il pouvait prétendre par ses services exceptionnels, n'est-elle pas essayée par quelque successeur? Et puisque la faiblesse de l'administration transforme le gouvernement du Théâtre-Français en République parlementaire, autant valait le ministère de Coquelin que celui d'un autre.

HENRY BAUER.

**LUCILINE** Pétrole blanc, sans danger. La Luciline est le plus sûr des éclairages.

Le BAZAR d'ELECTRICITE est 55, Boulevard Henri IV, 54.

**LA SOIRÉE PARISIENNE**

ESCLARMONDE

16 mai 1889.

Si feu Ballande, du haut de sa demeure définitive, a pu voir ce qui se passait hier à la porte de son ancien et si modeste théâtre des Nations, devenu l'Opéra-Comique, l'excellent homme a dû être singulièrement étonné.

Jamais, je crois, on n'avait vu la place du Châtelet sillonnée par un nombre aussi extravagant de jolis couples, de somptueux landaus, de caletches armoriées et autres équipages aux attelages superbes amenant, sous le vestibule, toute une élégante cohue de spectateurs en grande tenue de soirée : un véritable gala artistique.

La gala-Massenet.

Seul, le prestige à peu près particulier de l'auteur du *Roi de Lahore* peut expliquer cet empressement mondain, surtout après une répétition générale aussi solennelle qu'une première.

Oh! cette répétition générale d'Esclarmonde!

Quel encombrement d'intrus, quelle affluence de philistins dont ce n'était pas la place... alors qu'on a fait tant de mécontents et que ni M. Paravey, ni l'éditeur Hartmann, gens habituellement courtois, ne trouvaient même pas, m'a-t-on dit de toutes parts, le temps de répondre à des réclamation autorisées.

La salle, radieuse de jolies toilettes, étincelante de diamants et de parures, offre aux lorgnettes un autre genre d'éclat non moins appréciable.

C'est un rare ensemble de personnalités, voire de célébrités politiques, financières, littéraires, artistiques et mondaines.

M. Carnot, président de la République, a été l'objet d'une chaleureuse manifestation, contre laquelle deux ou trois individus (de quel pays sont-ils?) ont vainement tenté de réagir.

Le chef de l'Etat occupait la grande loge de face.

Le clan des compositeurs est au complet. Tous sont là, sympathiques à Massenet, le seul d'entre eux peut-être qui ait l'habileté de n'exécuter que de l'admiration parmi ses égaux; ses inférieurs ou ses maîtres.

Nous avons surtout remarqué, avec une satisfaction de bon aloi, l'entrain avec lequel M. Lalo, dont le *Roi d'Ys* vient d'être représenté pour la quatre-vingt-dixième fois dans ce même théâtre, applaudissait la partition de Massenet.

Voilà, je pense, qui caractérise bien le succès d'Esclarmonde.

Avant le lever du rideau, j'ai l'occasion d'interroger, à ma droite, l'un des jeunes desservants de la Chapelle consacrée à l'auteur (*mioustic!*).

J'ai peut-être l'air de plaisanter; mais je parle très sérieusement. Il y a toute une église — ou plutôt tout un clergé composé de pontifes (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes), de simples officiants, diacres ou sous-diacres, chargés d'entretenir, dans les masses, de la mélomanie, l'adoration perpétuelle de Massenet.

L'éditeur, S. S. Hartmann Ter, est le pape de cette religion.

Certains fervents poussent même le fanatisme jusqu'à admettre l'existence d'un paradis de Massenet dans lequel le Conservatoire des Anges fait entendre incessamment le répertoire du Dieu.

Celui que j'avais pour voisin m'a donné, sur la genèse d'Esclarmonde, des renseignements curieux.

L'œuvre, inspirée par un vieux conte français, resté légendaire dans le Blésois, a été spécialement écrite et composée pour produire Mlle Sybil Sanderson, dont le très intéressant début était l'une des grosses attractions de la soirée.

Préparé d'abord par les soins réunis de MM. Hartmann et Alfred Blau, le livret fut versifié entièrement par notre confrère Louis de Gramont. Cette partie poétique ne pouvait être mieux confiée qu'à l'écrivain classé, qu'à l'homme de théâtre auquel nous devons *Rolande*, l'un des gros succès du Théâtre-Libre.

Massenet écrivit sa partition avec une sollicitude exceptionnelle — même chez ce travailleur attentif et consciencieux.

Parfois cependant, il passait par des phases de tristesse et de découragement, suivies sans motif apparent — comme elles étaient venues — de périodes joyeuses durant lesquelles il composait avec une fougue extraordinaire. Dans l'un ou dans l'autre cas, il griffonnait, entre les portées de son cahier à musique, ses pensées, ses impressions sur toutes choses. Sa partition couverte de notes — autres que les notes de musique — est ainsi un autographe doublement précieux car on y lirait, dans un amusant désordre, des réflexions contradictoires telles que celles-ci : « Depuis deux heures un quart mon âme est envahie par la tristesse ». — « O sainte gaité! sois la bien venue dans mon cœur? » — « L'amour n'est vrai qu'en musique ». — « On ne devrait faire aux enfants nulle peine... Boyer a bien raison!... Qu'est-ce que la femme? une enfant!... Ne lui faisons nulle peine!... » — « Aujourd'hui, le temps est couvert... Je ne puis pourtant me montrer avec un vulgaire parapluie... Non, c'est un fiacre numéroté qui me conduira chez Hartmann ». — « Reçu deux visites... des amis qui ne m'ont parlé que de la tour Eiffel... Oh! cet étour! elle me gêne... »

Jolis et nombreux décors — je crois en avoir compté sept — de MM. Lavastre et Carpezat, Amable et Gardy.

C'est M. Bianchini qui a dessiné les costumes, et son nom — comme celui d'Agamemnon, dans la *Belle Hélène* — dispense d'en dire plus long. Le goût et l'entente des couleurs qui caractérisent les créations de cet artiste hors pair s'affirment principalement dans le premier costume d'Esclarmonde, qui est une pure merveille.

Lorsque Mlle Sybil Sanderson apparaît dans le Saint-Iconostase, ainsi qu'en tabernacle, la tiare au front, voilée et littéralement habillée de pierres, traînant sept ou huit mètres d'un manteau aussi cossu que celui de Sarah dans *Théodora*, la débutante, montrant son visage au seul Phocas — Tashkin... ainsi qu'au public, a obtenu un grand succès de beauté.

Et elle n'avait pas encore lancé son *sol suraigu!*

Personnalité curieuse que celle de cette jolie Américaine de bonne et riche famille, si grande admiratrice du talent de Massenet qu'elle a juré de ne jamais chanter d'autre musique que la sienne.

Jusqu'à présent, elle a tenu parole, n'ayant encore abordé au théâtre que *Manon* à La Haye et *Esclarmonde* à Paris.

Sans épié sur les plates-bandes de la critique musicale, je ne puis résister au désir de citer un mot perfide, mais d'autant plus joli, touchant un peu l'interprétation, par Mlle Sanderson, de ce rôle lyrique de petite magicienne impériale.

Pour une princesse qui s'occupe de spiritisme, elle aurait besoin de médium.

Deux surprises fort piquantes.

Avant le lever du rideau, dès la seconde mesure cuivrée à l'orchestre, la salle se trouve plongée dans l'obscurité la plus complète.

Ne vous récriez pas. Impossible de trouver le temps de chiffonner; ou tout au moins d'embrasser sa voisine, car, presque instantanément, la lumière revient, ce qui nous permet de constater qu'on a levé le rideau sur un groupement aussi byzantin que décoratif.

Un peu plus tard, au second acte, le ténor Gibert et Mlle Sanderson vont s'asseoir languoureusement sur un tertre. Aussitôt, des arbres se déplacent pour cacher ce qui va se passer.

Symphonie à l'orchestre; coup de grosse caisse.

Pour le coup, la salle s'égaye.

« Ça y est! s'écrie une charmante spectatrice aux faciles impressions.

— D'où vient ce ténor?

— M. Gibert?... de Normandie.

— Un chanteur aux pommes, alors.

Malgré le luxe très artistique des décors, on

a beaucoup critiqué les projections du second tableau.

On fait mieux que cela sur les transparents à réclames du boulevard.

Veillez-y, cher M. Paravey.

Deux mots cueillis dans la bousculade finale:

— Allons, l'Opéra-Comique est sûr d'ur centième.

— Vous croyez?

— Oui, bien sûr: celle du *Roi d'Ys*.

Les succès croissants de *l'Elisir d'Amour* des RR. PP. *Bénédictins de l'Abbaye de Soulauc*, ne pouvaient manquer d'exciter l'envie. Heureusement pour la sécurité du public, toute concurrence est distancée par ce précieux produit, et la contrefaçon est impuissante à imiter la marque des Bénédictins non plus que le cachet de l'ancien prieur Pierre Boursaud, ni la signature du prieur actuel, Dom Maquellonne. *l'Elisir d'Amour* des RR. PP. *Bénédictins de l'Abbaye de Soulauc* se trouve dans toutes les bonnes Maisons.

**A. SEGUIN, Bordeaux**  
ELIXIR : 2, 4, 8, 12 et 20 fr.  
POUDRE : 1, 25, 2 et 3 fr.  
PATE : 1, 25 et 2 fr.

Setrouvechez tous les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens, Droguistes et Merciers

**VALS**

Eaux Minérales admises dans les Hôpitaux  
**Saint-Jean**. Affections des voies digestives, pesantur d'estomac.  
**Précieuse**. Appareil biliaire, calculs biliaires, jaunisse, gastralgies.  
**Rigolette**. Appauvrissement du sang, pâles couleurs, débilité.  
**Désirée**. Constipation, incontinence d'urine, calculs coliques néphrétiques.  
**Madelaine**. Maladies du foie, des reins, de la gravelle et du diabète.  
**Dominique**. Maladies cutanées, asthme, chlorose, anémie, débilité.

Depuis l'Eau Minérale et Pharmacie — 0,20 c. la bouteille.  
Tous les autres boîtes dans les boîtes ordinaires. Elles sont pour  
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE VALS (Ardèche).

L'Appareil le plus hygiénique et le plus économique est le FERNET-BRANCA.

**GAZETTE THÉÂTRALE**

Ce soir :

À la Comédie-Française. — 7 h. 1/2. — *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *Une Rupture*, *Le Testament de César Girodot*.

À l'Opéra-Comique. — 8 h. 1/4. — *Le Roi d'Ys*.

Au théâtre Cluny, première représentation de *Trop aimé*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Matyas Vaky.

Guibinos MM. Allart  
Viéjoux Lureau  
Coubeyron Dorgat  
Barbazan Dacheux  
Eskujo Calvin fils  
Crapagna Chevalier  
Pablo Lagrange  
Dolores Mmes M. Chalon  
Rosita Leclair  
Miss Tronssperet A. Guinet  
Maria Doriel  
M<sup>o</sup> Razous J. Tassy

Lover du rideau à 8 h. 3/4.

Dans l'après-midi, à deux heures un quart au Trocadéro, concert Lamoureux : Ouverture de « Patria » (G. Bizet), première partie du « Désert » (Félicien David), duo de « Béatrice et Bénédict » (Berlioz), andante de la symphonie en ré (G. Fauré), « Geneviève » légende française (W. Chausson), fragment de « Loreley » (P. et L. Hillemecher), « Matinée de printemps » (G. Marty), fragment de « Ève », J. Massenet, le « Camp de Wallenstein » (V. d'Indy), « La Mer » (V. Jancières), « Espana » (E. Chabrier), scène de la Conjuración de « Velléda » (Ch. Lenepveu).

La Dame aux Camélias ne passera que lundi aux Variétés.

Lena sera jouée jusqu'à la fin de la semaine.

Depuis quelques jours, Mlle Depoix ne joue plus dans la *Closerie des genêts* à la Porte-Saint-Martin.

Cause de ce départ : une dispute violente, avec M. Romain. L'acteur et l'actrice se seraient dit des choses fort désagréables.

Néanmoins, espérons que tout s'arrangera. Nous savons, quant à nous, comment finissent ces querelles de théâtre: Mlle Depoix ne voudra pas faillir à la tradition.

Au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, première représentation (reprise) de la *Grenouillère*, pantomime nautique.

Aujourd'hui à deux heures et demie, au

**IMITATION SANS EGALE DU DIAMANT**  
GROS DIAMANTS THEBRET  
Même taille, mêmes feux, même dureté, cette imitation est la seule qui puisse être comparée au véritable brillant. Elle peut se monter entièrement nue, sans cassure. Au milieu d'un vrai, elle ne peut être reconnue. Se décer des articles similaires: Bazar, Boutiques, etc. à Paris, etc. et à l'étranger. Envoyez franco du Catalogue illustré. H. THEBRET, 3, rue des Halles, Paris, Échantillon gratuit d'un vrai.